

**LE PREMIER HORLOGER DU VAL DE JOUX.**  
*Simple histoire du 18<sup>m</sup> siècle.*



Dr Jaques H o f s t ä t t e r  
médecin et écrivain  
1825 - 1871

### **Le Docteur Hofstættér.**

Jaques Hoffstættér naquit le 5 septembre 1825 à Lauterbach. Fils d'instituteur, il fréquenta les écoles de la ville voisine de Soleure., puis étudia la médecine à Berne et à Paris. En possession de ses grades universitaires, Hofstættér pratiqua à Schnottwil dans le Bucheggberg, puis dans son village natal. C'est en 1858 qu'il vint s'établir au Sentier. Il fut pendant de longues années seul médecin de la région.

Tout en se rendant chez ses malades, le brave docteur rêvait d'activité littéraire. Rentré le soir harassé de fatigue, rien n'aurait pu l'empêcher de coucher sur le papier les idées qui lui étaient venues en chemin. Il en résulta trois petits volumes de récits et nouvelles, édités, dès 1863, par la librairie Huber.

Jaques Hofstættér mourut à la cure du Sentier, après une courte maladie, le 6 janvier 1871. Il n'avait guère que 45 ans.

Trois semaines plus tard, lorsque les débris de l'armée de l'Est franchirent le Risoud, aucun médecin ne se trouvait sur place pour leur donner les premiers soins.

Les œuvres de Hofstætter sont écrites partie en bon allemand, partie en patois Soleurois. Qu'il s'agit de son canton d'origine ou de sa patrie d'adoption, c'est avec amour et perspicacité, qu'il en peignit les paysages et les mœurs.

Nombreux sont encore à La Vallée ceux qui purent apprécier la bonhomie et le dévouement de l'excellent docteur. Notre Feuille d'Avis pense leur être agréable en reproduisant les parties essentielles de la nouvelle intitulée : « *Le premier horloger du Val de Joux.* »

Qu'on ne s'attende pas à un chef-d'œuvre. La psychologie en est certes un peu courte. Ainsi, l'on s'étonnera à bon droit qu'il pût être question d'union entre un protestant de chez nous et une catholique d'outre frontière sans que l'autorité s'y opposât. Chacun sait que le Gouvernement bernois avait promulgué des ordonnances draconiennes rendant impossibles les mariages interconfessionnels. Les contrevenants étaient passibles de confiscation des biens et d'expulsion.

Feuille d'Avis de La Vallée, 13 janvier 1927

## LE PREMIER HORLOGER DU VAL DE JOUX.

*Simple histoire du 18<sup>m</sup> siècle.*

Ferme la fenêtre, Olivier, il commence à faire sombre ; je vais allumer la lampe, pour que tu puisses continuer ton ouvrage.

— Tu feras bien, mère ; j'aurai encore une ou deux heures de travail pour achever la pacotille que j'irai vendre lundi à Vallorbes et dans les environs.

Et Olivier, jeune garçon de quatorze ans, regardait avec satisfaction, étalés sur une table rustique, un bon nombre d'objets sculptés en bois, qui représentaient pour la plupart du gros et du menu bétail.

Au moment où sa mère apportait la lampe allumée, un bruit de sabots se fit entendre devant la maison et une voix d'homme cria :

— Olivier !

— C'est le père, dit le jeune garçon, je vais lui aider à décharger son bois.

Le père et le fils rentrèrent bientôt en causant.

— Merci, père, disait le jeune ouvrier sculpteur, tu m'as apporté là de beaux morceaux de bois à tailler ; ce sera pour recommencer une nouvelle pacotille.

— En attendant, repartit le père qui s'appelait Joseph Meylan, nous allons nous reposer du travail de la semaine. Il fait bon rentrer au logis le samedi soir avec le dimanche devant soi. Demain, en sortant du catéchisme, nous irons voir le vieux Piguet aux Campoux ; il en sait long le brave homme et on ne s'ennuie pas avec lui.

Le bûcheron s'assit sur un escabeau et ajouta :  
— Eh bien, femme, tu mets en train le souper, à ce que je vois. En attendant, je regarderai faire notre garçon, et lorsqu'il aura fini, je lui aiderai à débarasser la table de ses *brinborions*.

Cette petite scène de famille se passait en 1734 dans une modeste habitation du Sentier.

Les maisons du Sentier, où demeurait la famille Meylan, étaient dispersées autour d'une colline dont le sommet est occupé par le temple. L'Orbe entre dans le lac de Joux à peu de distance; aussi jouit on du Sentier d'une vue qui n'a rien à envier aux plus belles contrées du Jura. Le village est entouré de plusieurs hameaux, dont nous ne nommerons qu'un seul, celui des *Campoux*, parce qu'il a été le premier établissement dans cette partie de La Vallée et que c'est là qu'habitait le vieil ami de Joseph Meylan.

Le lendemain, le soleil s'était levé radieux sur La Vallée, et promettait à ses habitants une splendide journée de dimanche. La cloche du temple sonna à neuf heures et les fidèles endimanchés se rendirent à ses appels. Joseph et sa femme Catherine faisaient partie, avec leur fils Olivier, des groupes qui montaient à la maison de Dieu. Tous avaient bon air dans leur simplicité rustique. La plupart étaient d'une taille élevée et svelte; ils avaient l'allure vive et dégourdie. Les femmes ressemblaient plutôt à des citadines qu'aux habitantes des campagnes pour la fraîcheur de leur teint et la grâce de leur maintien. Tels sont encore de nos jours les habitants du Val-de-Joux.

On fit halte un instant devant l'église pour

jeter un coup d'œil sur les environs. Ceux qui savaient apprécier les beautés de la nature, admiraient le panorama qui se déroulait devant eux. L'Orbe s'avancait vers le lac en formant de gracieux méandres ; les eaux bleues et limpides du lac miroitaient au soleil, effleurées seulement par une légère brise, et, tout autour, les montagnes vertes et boisées plongeaient leurs sommets dans l'azur du ciel.

Mais les sons de la cloche vont cesser ; les fidèles entrent dans l'église et se rangent en ordre à leur place pour assister, silencieux, à l'ouverture du culte. Bientôt le chant des psaumes retentit dans la modeste enceinte ; il est plein d'harmonie, car les habitants du Val de Joux ont le goût de la musique, et ils célèbrent les louanges du Seigneur avec autant de zèle, du moins, qu'ils entonnent sur les pâturages leurs mélodies pastorales. Le service terminé, les auditeurs s'écoulaient lentement par les portes du temple et couvrent la terrasse, d'où quelques-uns promènent encore leurs regards sur la contrée avec l'émotion nouvelle que le culte a réveillé dans leur cœur. D'autres s'entretenaient de ce qu'ils ont entendu ou d'affaires de famille ; la plupart regagnent leur demeure, et, entre ces derniers, nous nous attacherons aux pas des Meylan. Nos trois amis, qui s'étaient arrêtés à causer devant une chaumière, avec quelques-unes de leurs connaissances, sont rejoints par une femme à l'air vénérable, dont le costume différait quelque peu de celui des femmes de La Vallée. Elle était vêtue d'une robe de serge foncée et coiffée d'une cornette blanche. Ses traits exprimaient tant de bonté et son

regard tant d'intelligence que l'on se sentait attiré dès l'abord vers elle.

Olivier fut le premier à l'apercevoir :

— Voilà la Moinette ! s'écria-t-il gaîment.

Les interlocuteurs retournent la tête.

— Bonjour, madame Bocci, disent-ils en chœur d'une voix amicale.

La personne ainsi interpellée répondit à cette bienveillante salutation en leur tendant la main.

— Bonjour, mes amis, bonjour. Tu es aussi là, mon petit ami ? ajouta-t-elle en donnant à Olivier une tape sur la joue. Nous allons marcher ensemble un bout de chemin.

Madame Bocci était la maîtresse d'école, nous ne dirons pas du village, mais de plusieurs localités à la fois. A cette époque il n'y avait pas d'école permanente dans chacun des principaux endroits de La Vallée ; une seule maîtresse se transportait d'un village à l'autre pour enseigner la jeunesse du Val-de-Joux, et l'on comprend qu'alors l'instruction n'y fût pas brillante. Tout se bornait aux premiers éléments des connaissances humaines.

— Père Meylan, commença la brave institutrice, dès que la petite société se fut remise en chemin, je suis contente de votre garçon, il est le plus appliqué et le plus docile de mes écoliers ; qu'en ferez-vous ? il y a en lui de quoi donner mieux qu'un bûcheron ou un pâtre.

— J'y ai déjà pensé, Mme Bocci, répondit Joseph ; outre qu'il apprend bien, il a de l'habileté dans ses doigts. Vous avez déjà vu de ses petits ouvrages ?

— Ah bien oui, Joseph. Cela me rappelle une chose que je vais vous conter et qui m'a été dite par un homme de Vallorbe. imaginez-vous qu'on fait maintenant des montres dans les



montagnes du comté de Neuchâtel, et comment cela est-il venu ? D'un jeune homme qui avait commencé dans son enfance par fabriquer de petits chariots de bois et d'autres objets plus compliqués. Il apprit l'état de son père, qui était maréchal, et, tout en forgeant, il s'occupait de quelques ouvrages de mécanique, tels que la réparation des horloges. Son père s'appelait Jean-Richard de son nom de famille. Le fils avait été baptisé Daniel, et ils habitaient la Sagne, long village situé dans une vallée aussi élevée que la nôtre. Le garçon n'avait que quatorze ans — justement ton âge, Olivier — lorsqu'il passa un jour à la Sagne un marchand de chevaux nommé Péter, qui lui fit voir une montre qu'il avait achetée à Londres et qui s'était dérangée en route. Daniel l'examine et prie le marchand de la lui confier. Péter y consent et, quelques jours après, la montre est remise en bon état. Encouragé par cette bonne réussite, le jeune mécanicien essaye de faire une montre semblable, et il y parvient au bout de six mois. Il avait dû se fabriquer lui-même les outils nécessaires. Jugez de sa joie !

Ici l'excellente femme s'arrêta un instant pour reprendre haleine, tout en examinant la physionomie de son jeune élève. Olivier l'écoutait l'oreille tendue et respirant à peine.

— Et puis, Mme Bocci ? dit-il en lui jetant un regard tout pétillant de curiosité.

— Et puis, continua la narratrice, Daniel Jean-Richard s'est mis tout de bon à l'horlogerie ; il a fait des progrès dans cet art nouveau et il s'est même rendu à Genève pour prendre connaissance d'un instrument à fendre les roues. Et comme on lui a refusé de le lui montrer, il a

réussi, à forces d'essai, à fabriquer une machine pareille. Plus tard, il a quitté la Sagne pour s'établir au Locle avec ses cinq fils, et, à l'heure qu'il est, il y a déjà quelques centaines d'ouvriers horlogers dans les montagnes neuchâtoises. Daniel Jean-Richard lui-même n'est plus jeune, il a soixants-neuf ans bien comptés.

Le récit de la Moinette avait vivement impressionné son jeune auditeur. Lorsqu'elle eut pris congé de la famille devant la cabane du bûcheron, Olivier ne parlait plus que de montres et d'horloges; il grillait d'envie d'imiter le jeune homme des montagnes du pays de Neuchâtel, et se sentait capable d'arriver aussi à quelque chose. Il en était si préoccupé qu'il eut toutes les peines du monde à mémoriser les réponses du catéchisme qu'il devait réciter dans l'après-midi, et que le pasteur lui surprit un air distrait qui ne lui était pas habituel. Le jeune garçon sut néanmoins assez se contenir pour ne s'attirer aucun reproche de la part du digne ecclésiastique, et il sortit du catéchisme, tout heureux de pouvoir diriger ses pas, en compagnie de son père, du côté du hameau des Campoux; il était pressé de raconter à Moïse Piaget,

Après tout, nous ne sommes pas encore bien avancés en fait d'industrie, n'est-ce pas, mon garçon? Mais écoute bien ceci; des gens qui sont venus de Moudon et de Rolle pour faire des achats de bois m'ont rapporté que l'on a commencé à fabriquer des montres dans ces deux villes. Les plus habiles se sont adressés à la république de Berne pour demander l'établissement de maîtrises pour l'horlogerie. Cela leur a été accordé. On a fixé à cinq ans le temps d'apprentissage, mais l'apprenti devenu ouvrier

au bout de ce temps doit travailler encore pendant trois ans avant de pouvoir présenter le chef-d'œuvre qui lui fait obtenir le droit de maîtrise. —

Les dernières communications du vieillard avaient rendu Olivier tout pensif.

— Huit ans pour apprendre le métier, dit-il, et cinq ans sans rien gagner ! Comment un pauvre garçon comme moi pourrait-il l'entreprendre ? Il n'est pas étonnant qu'aucun de nos jeunes gens n'ait eu le courage d'aller apprendre l'horlogerie à Moudon ou à Rolle.

— Que cela ne t'effraye pas, Olivier, reprit le brave Moïse, avec de l'intelligence et du travail, on arrive à tout.

— Que Dieu vous entende, père Moïse, répondit le jeune garçon ; merci de votre récit et de vos encouragements ; non, je ne désespère pas de l'avenir.

Les trois amis jouirent encore ensemble de la vue du soleil couchant qui allait disparaître au milieu d'un ciel tout resplendissant de teintes rouges, violettes et oranges. Comme leur vallon avec sa verdure, sa rivière et son lac leur semblait beau aux dernières clartés du soir ! Sans prononcer beaucoup de paroles, ils se serrèrent la main pour prendre congé ; Moïse Pignet rentre dans sa maisonnette, Olivier et son père regagnent en silence leur chaumière.

Le jeune garçon ne pouvait se taire bien longtemps.

— Père, dit-il au bout de quelques minutes, j'irai vendre demain les petits objets de ma fabrication ; ne demanderas-tu pas pour moi, à M. le syndic Golay, la permission de visiter de près son horloge, quand je serai de retour ?

— Comme tu voudras, garçon, répondit Joseph Maylan ; mais prends garde de ne pas y perdre ton temps et tes peines ; une horloge comme ça est bien autre chose qu'un morceau de bois taillé en vache ou en mouton.

— C'est vrai, père ; mais je te promets d'abandonner la partie, si je vois que je ne suis pas propre à la chose.

Le mardi suivant, Olivier, qui avait obtenu sans peine la permission de soumettre l'horloge de Pierre Golay à un examen minutieux, passa chez le syndic une bonne partie de la matinée et revint à la maison les joues en feu et l'œil étincelant.

— J'ai tout vu et tout compris, cria-t-il à ses parents ; à l'œuvre donc ; je vais me mettre à fabriquer une horloge comme celle du syndic.

— Laissons-le faire, dit Joseph à sa femme.

Et le jeune homme se mit à l'œuvre tout en faisant de fréquentes visites au voisin Golay pour mieux s'orienter dans son travail. Nous ne le suivrons pas dans tous les détails de cet ouvrage, difficile pour un jeune ouvrier dépourvu des outils nécessaires à la construction d'une horloge. Qu'il nous suffise de dire qu'au bout de quelques mois d'un travail assidu, et sans négliger son métier plus lucratif de sculpteur sur bois, Olivier eut l'immense satisfaction de voir marcher assez régulièrement la première horloge sortie de ses mains. Un matin, vers les cinq heures, son père et sa mère furent réveillés par des sons inusités sous leur pauvre toit ; ils entendirent cinq coups frappés par une horloge ; ils accoururent et trouvèrent leur fils écoutant avec ravissement la sonnerie et le tic-tac régulier de son horloge.

— Elle marche ! s'écrie-t-il en bondissant par la chambre. Ses parents sont dans l'admiration.

— Cela ira, disent-ils.

— Oui, cela ira, répète Olivier ; mais je ferai mieux encore, je fabriquerai un coucou.

Et le même jour il commença une seconde horloge, qui, à l'instar de ses sœurs de la Forêt-Noire, devait imiter le chant de l'oiseau. Six mois après, le second chef-d'œuvre d'Olivier fonctionnait avec son nouveau mécanisme ; on ne parla plus dans le village que de l'horloge qui marquait les heures par le cri monotone du coucou et chacun voulut voir cette merveille. Les gens venus des Bioux, qui se croyaient de plus fins connaisseurs que les autres, donnaient à entendre que ce chant ne pouvait être produit par des causes naturelles, et qu'il y avait quelque sorcellerie là-dessous. Leurs concitoyens les laissaient dire et pensaient à part eux que le jeune Meylan était tout simplement plus habile qu'eux tous ensemble.

Olivier était sur la voie ; il continua à fabriquer des horloges et en trouva un débit facile dans les environs sans être obligé de se déplacer pour vendre les produits de son industrie. Plusieurs fois par année, on voyait arriver dans le Val-de-Joux le père Claude, vieux chaudronnier ambulancier, que nous allons maintenant présenter à nos lecteurs.

Le père Claude habitait le Bois d'Amont, le premier village français que l'on trouve après avoir passé la frontière. Il voyageait pour son métier, accompagné de sa fille Rosette, le seul enfant que lui eût laissé sa femme défunte. Les habitants de La Vallée de Joux l'accueillaient toujours avec cet empressement des ménagères

qui voient dans le chaudronnier ambulante le réparateur indispensable de leurs ustensiles endommagés. Claude était passé maître dans les ouvrages de son métier, aussi réservait-on pour son arrivée tous les raccommodages et étamages possibles. Une fois installé au Val-de-Joux, le vieux chaudronnier en avait pour plusieurs semaines de travail. Sa fille Rosette n'était pas moins en faveur que lui. Elle méritait bien son nom avec son teint blanc et rose, sa physionomie gracieuse, ses beaux cheveux châtain qui retombaient en boucles, et ses yeux plus bleus que l'azur du ciel. Vêtue simplement mais avec une certaine élégance et une propreté que l'on aurait à peine attendues de la fille d'un chaudronnier, elle plaisait à chacun par sa gentillesse et ses manières affables. On aimait à la voir surtout si pleine d'attentions et d'égards pour son vieux père ; elle traînait elle-même la charrette sur laquelle étaient déposés leurs effets et les outils du métier. Rosette avait entrepris pour son compte un petit commerce de fruits et légumes. Pendant que Claude montait son atelier ambulante, sa fille s'en allait demander de maison en maison les objets à réparer ; puis elle les rapportait en bon état à leurs propriétaires, profitant de ses nombreuses courses pour placer ses denrées. Elle les vendait au comptant ou les échangeait contre des couteaux, du beurre ou autres produits de La Vallée. Les fruits et les fins légumes ne croissaient pas à cette altitude de 3200 pieds, et les femmes du Val de Joux achetaient volontiers ce que Rosette leur apportait de contrées plus favorisées du ciel. Sa marchandise, toujours de qualité irréprochable, était offerte avec tant de grâce. Rien de surprenant dès lors que l'on fit cercle autour de la jeune marchande si avenante et si

propre. Tel garçon du Sentier ou du Lieu se serait estimé très heureux d'épouser la jolie marchande, et plus d'un lui en fit la proposition ; mais elle ne voulait pas quitter son vieux père pour lequel la vie de chaudronnier ambulante était devenue une seconde nature et qui ne pouvait la continuer sans Rosette.

Claude et sa fille avaient des rapports fréquents avec la famille Meylan. C'était devant sa maison que le chaudronnier travaillait à ses raccommodages d'ustensiles de cuisine, et avec Olivier que Rosette faisait le plus d'affaires en achetant ses sculptures sur bois et ses horloges. Aussi les deux jeunes gens n'avaient pas tardé à se prendre d'amitié. Rosette s'était bien vite aperçue des mérites d'Olivier, dont elle appréciait l'activité, le caractère honnête, l'esprit intelligent et la persévérance. Elle plaisait de son côté au jeune Meylan par sa modestie, ses manières réservées, ses agréments extérieurs, mais aussi par sa tendresse pour son vieux père. Comme les joues de la jeune personne se coloraient d'une manière ravissante, comme ses yeux brillaient de plaisir, lorsqu'elle rapportait, le soir, au vieux Claude l'argent de la journée et lui montrait les objets qu'elle avait reçus en échange de ses denrées. Le vieillard riait et regardait avec attendrissement la charmante créature qui lui témoignait tant d'affection filiale. Rien de tout cela n'échappait à l'œil clairvoyant d'Olivier, qui se sentait de jour en jour plus épris de Rosette, et qui remarquait avec une joie indicible qu'il ne lui était pas indifférent. Un jour donc — il avait atteint sa vingtième année — il lui avoua, sans autre préambule, qu'il l'aimait à la folie, et qu'elle ferait son bonheur en devenant sa femme. Rosette ne pa-

rut pas trop étonnée de cette ouverture et lui répondit qu'elle consentait à l'épouser, si son père n'y mettait pas obstacle.

Elle s'en alla de ce pas instruire le vieux Claude des propositions du jeune ouvrier horloger.

— C'est bien, Rosette, répondit le chaudronnier à sa fille, ton prétendu me plait ; il ne peut manquer de faire un bon mari, laborieux et rangé comme il est. Seulement je vois un peu autrement la chose. En se mariant trop tôt, Olivier restera toujours dans la même ornière, et pourtant il est capable de mieux faire. Il faut qu'il apprenne l'horlogerie à fond et qu'il forme ensuite des ouvriers dans cette vallée ; il y introduira ainsi une branche d'industrie qui promet de devenir lucrative.

Le conseil du père Claude méritait d'être pris en sérieuse considération. Rosette se hâta d'aller rapporter à son prétendu les paroles qu'elle venait d'entendre, et lui, tout joyeux de n'avoir pas d'autre obstacle à surmonter pour obtenir sa Rosette, la prit par la main et l'accompagna auprès de son père qui finissait de raccommoder une poêle.

— Merci, père Claude, s'écria le jeune homme, merci pour la femme et le bon conseil que vous me donnez. C'est bien agi et bien parlé. Oui, je me mettrai à faire des montres et l'apprentissage ne me sera pas trop difficile ; j'ai fait des épargnes et, avec cette somme, je m'entretiendrai à Rolle le temps nécessaire pour devenir un bon ouvrier horloger. Seulement, Rosette, ajouta-t-il en la regardant avec tristesse, il nous faudra rester séparés pendant plusieurs années. Ce sera long.



— Oui, bien long, mon ami, répondit Rosette l'œil humide ; mais, vois-tu, nous aurons à remplir l'un et l'autre une tâche qui nous fera la séparation moins dure. Je continuerai à prendre soin de mon vieux père, à l'accompagner dans ses courses aussi longtemps qu'il voudra voyager pour son état, et toi, Olivier, tu auras...

— J'aurai, s'écria le jeune homme avec feu, j'aurai toujours devant les yeux, pour m'encourager, l'image de ma Rosette, de celle qui sera la récompense de mes efforts. Que n'ai-je encore mon brave père et mon excellente mère pour témoins de mon bonheur ! Ils ne sont plus, hélas ! mais Dieu a eu pitié de ma solitude, et au bout de ma carrière d'ouvrier, une fois que je serai devenu maître, Rosette, tu combleras le vide que mes bons parents m'ont fait dans cette maison.

Le départ d'Olivier fut fixé au surlendemain ; il prit tendrement congé du père et de la fille et se mit en route pour les bords du lac Léman. Il échangeait la nature agreste de ses montagnes contre la brillante nature de la plaine vaudoise. Dans les premiers temps de son séjour à Rolle, il ne se lassa pas d'en explorer les charmants environs et de passer au bord du lac ou sur ses riantes collines les heures qu'il déroba à l'établissement. Mais bientôt le souvenir de sa vallée et des êtres bien aimés qu'il y avait laissés se raviva dans son cœur, et ce fut avec une joie extrême qu'il vit arriver le moment fixé pour une visite de quelques jours au Bois d'Amont. Il franchit bravement la longue distance qui l'en séparait, se souciant peu des aspérités du chemin qu'il avait à parcourir pour revoir le père Claude et sa fille Rosette. Il ne pouvait entreprendre ce

voyage que deux fois par année ; mais l'absence ne refroidissait point l'affection mutuelle des deux amants. Soutenus par l'espérance, ils attendaient le terme des cinq années au bout desquelles Olivier commencerait, à côté de sa jeune femme, une carrière pleine d'avenir.

Le temps d'apprentissage s'écoula encore plus rapidement que les deux jeunes gens ne s'y étaient attendus. Olivier l'avait mis à profit et il aurait été bien capable de s'établir immédiatement au Sentier comme maître horloger ; mais les règlements de la corporation exigeaient encore trois années de travail avant d'accorder le droit de maîtrise. Il dut s'y soumettre et séjourna d'abord dans les montagnes de Neuchâtel, puis à Moudon pour se perfectionner dans son état. C'est dans cette dernière ville qu'il travailla à son chef-d'œuvre ; il fut accepté et rien ne s'opposait désormais à l'union des deux amants. Olivier remonta au Sentier, joyeux comme l'oiseau, auquel l'on a ouvert la porte de sa cage et comme le navigateur qui rentre au port après un voyage au long cours que le succès a couronné.

Il avait quitté Moudon au mois de juin 1748 ; c'était après un hiver qui avait fait sentir toutes ses rigueurs aux habitants des vallées du Jura. La terre avait été couverte pendant des mois par de hautes couches de neige, l'Orbe et les lacs par une glace de plusieurs pieds d'épaisseur. Des vents violents avaient soufflé d'un bout du Val-de-Joux à l'autre et amassé en plusieurs endroits une telle quantité de neige, que pour communiquer entre eux les voisins avaient dû se creuser des tunnels dans la neige.

Le dégel n'arriva qu'au commencement de

juin, mais il fut rapide ; la terre eut bientôt dépouillé son lourd manteau d'hiver et l'œil n'en découvrit plus de vestiges que sur quelques sommités éloignées. Les prés se tapissent des premières fleurs du printemps ; les crocus, les primevères, les gentianes bleues, les orchis étalent à l'envi leurs riches couleurs et font oublier aux montagnards les pénibles sensations du froid. Autour des jeunes plantes en pleine floraison voltigent des myriades d'insectes que les chauds rayons du soleil ont réveillés de leur torpeur. Olivier retrouvait un second printemps qui n'était pas moins radieux que celui de la plaine. Après avoir passé la nuit à Vallorbe, il en repartit de bon matin et jouit amplement du réveil de la nature dans sa chère vallée. Il s'y associait avec d'autant plus de bonheur que, ce jour même, il allait revoir Rosette et lui présenter le bouquet de fleurs qu'il avait cueilli pour elle sur les bords du lac. Déjà il avait atteint le village du Brassus, si joliment assis sur la hauteur ; il continue son chemin vers le Bois d'Amont en traversant une magnifique forêt de sapins et de hêtres séculaires ; il aperçoit les premières maisons du village où habitait autrefois le père Claude et sa fille.

Mais pourquoi n'y sont-ils plus ? Ils demeurent maintenant dans la petite ville de Morez, située entre deux parois de rocher, qui lui donnent un aspect assez romantique. Le vieux chaudronnier, fatigué de sa vie errante, avait trouvé l'occasion d'acheter à Morez une boutique d'épicerie, et comme il avait gagné de quoi la payer comptant, il en était devenu l'acquéreur. Rosette s'acquittait à merveille de ses nouvelles fonctions et les habitants de la petite cité n'avaient point perdu au change.

Il n'en fut pas de même de ceux du Val-de-Joux. Claude y eut, à la vérité, un successeur en la personne d'un vieux Savoyard, qui n'était

pas inhabile ; mais, au lieu d'une fillette avenante en mesure d'offrir aux amateurs des denrées de bon aloi, il n'emmenait avec lui qu'une vieille compagne renfrognée et maussade, presque aussi noire que les casseroles à rapiécer.

Olivier fut reçu à bras ouverts par le père Claude ; l'âge et la distance n'avaient point affaibli l'amitié du vieillard pour son futur gendre. Un accueil aussi bienveillant était de bon augure pour l'amant ; mais il fut, hélas ! trop tôt désabusé. Rosette n'était plus la même. Si elle n'avait rien perdu de ses charmes, elle semblait vouloir les réserver pour tout autre que pour Olivier ; le fiancé ne reçut aucun témoignage de cette tendresse franche et naïve que la fille de Claude lui avait jusqu'alors prodiguée. Que s'était-il donc passé depuis leur dernière entrevue ?

Rosette avait été gâtée par sa nouvelle position. Depuis qu'elle habitait Morez comme épicière en titre, elle avait gagné, par son extrême amabilité, les cœurs de ses nouveaux combourgeois. Elle faisait fureur parmi les jeunes chalands, et il se forma autour d'elle un cercle de soupirants, la plupart mieux placés que l'ouvrier horloger sans fortune. Les qualités brillantes de la jeune fille manquaient de profondeur ; sa fidélité ne résista pas à l'épreuve que lui imposait la longue attente de huit années, et ici se vérifia l'adage, que bien d'autres jeunes filles ont néanmoins démenti : « loin des yeux, loin du cœur. »

Parmi les plus empressés à faire la cour à Rosette se trouvait le fils d'un marchand d'étoffes de Morez. Lucien avait reçu une éducation plus soignée que le fils du bûcheron du Sentier, et ses manières de citadin convenaient mieux à la jeune épicière, qui, elle aussi, jouait un rôle dans la ville. Les attentions de Lucien

pour Rosette, en flattant sa vanité, refoulèrent d'une manière inquiétante son amour pour Olivier. Le jeune horloger lui demanda d'où provenait ce changement qui lui faisait tant de mal. Elle lui répondit froidement qu'il n'avait pas encore fourni des preuves suffisantes de son habileté en horlogerie.

— C'est la condition, tu te le rappelles, observa Rosette, que mon père a mise à notre mariage ; je tiens, pour ma part, à ce qu'elle soit remplie, et voici ce que nous exigeons encore de toi : tu fabriqueras une horloge qui marche une année entière sans avoir besoin d'être remontée ; il faut que cet ouvrage soit prêt d'ici à une année ; si tu réussis, je serai ta femme ; je n'accorderai ma main, dans l'intervalle, à aucun autre prétendant.

Cette déclaration fut un rude coup pour Olivier. Il était soumis à une épreuve dont il n'était pas sûr de sortir avec honneur, et cette épreuve lui était imposée par sa fiancée elle-même, qui consentait ainsi, sans en ressentir le moindre chagrin, à retarder le moment de leur union. La parole expira sur ses lèvres ; il fit ses adieux à Rosette et tend la main à Claude qui détourne les yeux d'un air embarrassé.

— Ainsi donc le père est d'accord avec sa fille ! se dit-il à lui-même en reprenant le chemin de La Vallée. Qui leur a mis cette idée en tête ? Il faut qu'elle leur ait été inspirée par quelque calotin. Ces prêtres nous haïssent, nous autres protestants. N'importe, je travaillerai et je viendrai à bout de cet ouvrage !

Cependant sa confiance en lui-même semblait diminuer à mesure qu'il s'éloignait de Morez ; à ses incertitudes venait s'ajouter le dépit de se voir si malmené par ceux-là mêmes dont il avait

attendu de l'affection et des égards. Il fut un moment si désespéré que, en passant près du lac des Rousses, il fut tenté de s'y jeter pour en finir avec la vie. Mais son bon génie vint à son secours. Les regards d'Olivier tombèrent sur le grand crucifix élevé près du Bois d'Amont ; la vue du Sauveur mourant lui rendit le calme et le courage de marcher en avant.

— Il s'est chargé volontairement de sa croix, pensa-t-il, je veux aussi me charger de la mienne et tout ira pour le mieux.

A peine rentré sous son toit, Olivier s'occupa du mécanisme de l'horloge qu'on lui avait imposée. Il traça ses dessins et chercha à combiner les rouages destinés à produire l'effet désiré ; mais il n'arrivait à aucun résultat ; tout ne formait encore qu'un chaos dans sa tête. Il se lève, parcourt la chambre en long et en large et s'écrie enfin dans une extrême agitation :

— Laissons passer la journée ; demain peut-être je réussirai mieux ; en tout cas il faut que je découvre le secret, et je le trouverai !

— Eh ! quel secret as-tu donc à trouver, mon brave Olivier ? Tu es tout pâle, tu as le visage défait ; de quoi s'agit-il ? dit une voix fraîche tout près de lui.

Olivier arrête sa marche précipitée, lève les yeux et aperçoit devant lui une jeune fille à peu près de la même taille que Rosette ; ses traits, le son de sa voix lui rappellent vivement ceux de sa fiancée. Seulement, il y avait dans la physionomie de celle qui lui parlait l'expression de naïveté enchanteresse qu'il n'avait plus retrouvée en Rosette. Toutefois la ressemblance est si frappante qu'il en est presque troublé.

— Est-ce que je rêve ou suis-je bien éveillé ?

dit-il après un instant de silence ; es-tu ma Rosette ou son esprit qui vient achever son œuvre de ténèbres ?

— Calme-toi, répartit la même voix, je ne suis pas Rosette et encore moins un esprit. Ne me reconnais-tu pas ? Nous avons pourtant joué ensemble dans notre enfance ; ne te souvient-il plus des écrevisses que tu glissais dans ma poche et qui me pinçaient les doigts quand j'y mettais la main ? Mais souvent aussi tu te comportais gentiment avec moi, à preuve qu'une fois tu m'as taillé une jolie boîte avec des fleurs tout autour. Je l'ai encore. Ne me reconnais-tu pas, je te suis encore un peu parente ; ta cousine t'a reconnue de suite, quoique tu sois devenu un grand et fort garçon. Je suis Amélie, la fille au pêcheur, comme on m'appelait toujours.

Olivier était resté immobile de surprise et fixait ses regards ébahis sur la jeune fille à laquelle il trouvait tant de ressemblance avec Rosette.

— C'est donc toi, s'écria-t-il enfin en serrant cordialement la main à son amie d'enfance ; en vérité, je ne t'aurais pas reconnue ; comme tu t'es embellie depuis les dix ans que je ne t'ai pas revue ! D'où tombes-tu et qu'es-tu devenue depuis ton départ du Sentier ?

Amélie fit à son cousin l'histoire de ces dix dernières années. Elle avait servi comme bonne d'enfant dans une des premières familles de Genève ; après avoir quitté cette place, elle était entrée au service d'un horloger de la principauté de Neuchâtel. Plus tard, au moyen d'une somme d'argent qu'elle avait amassée, elle avait appris l'état de couturière.

— Ma tante, qui loge dans ta maison, ajouta-t-elle, m'a loué une petite chambre, et j'espère qu'avec l'aide de Dieu je gagnerai suffisamment pour mon entretien.

Nous n'avons rapporté ici qu'en substance le récit d'Amélie ; nos lecteurs se représenteront aisément que, selon la manière des jeunes filles, elle s'étendit bien au long sur les événements de sa vie. Nous devons avouer, d'un autre côté, que son cousin ne prit pas moins de plaisir à l'écouter, qu'elle n'en eut à lui décrire les moindres détails de son histoire. La naïveté charmante de la nouvelle locataire contribua à calmer le jeune homme ; il lui promit le lendemain un récit exact de ce qui lui était arrivé durant le même temps, et ils se séparèrent bons amis.

— C'est vraiment une magnifique créature que cette Amélie, murmura-t-il en se jetant harassé sur son lit ; elle est aussi jolie et aussi gentille que Rosette.

Il ne put fermer l'œil de longtemps ; des pensées de toutes sortes se croisaient dans son esprit ; c'était tantôt le fantôme d'un mécanisme compliqué dont les rouages se mouvaient désordonnés, tantôt l'image des deux jeunes filles qu'il avait vues pendant le jour. Il ne trouva le sommeil qu'après avoir pris une fois de plus la résolution de vaincre toutes les difficultés.

Le lendemain il se mit à l'œuvre tout de bon. Il ne pouvait arriver à son but qu'à force d'essais ; mais il ne recula pas devant cette nécessité. Il transforma un morceau de laiton en roues de diverses grandeurs et fabriqua des vis avec du fil d'acier. Il avait besoin pour son horloge d'un nombre de rouages bien plus considérable que pour les horloges ordinaires ; l'essentiel



était de les faire marcher ensemble, ce qui ne lui suscitait pas peu d'embarras ; au milieu de ses tâtonnements, il lui arrivait de faire à telle roue une dent de trop et à telle autre une ou deux dents de trop peu. Les semaines et les mois se passaient à ce travail difficile. Il était soutenu par la présence d'Amélie qui s'asseyait souvent près de lui avec son ouvrage de couture et l'aidait de ses conseils. Comme elle avait servi longtemps chez un habile horloger, puis chez un facteur d'orgues, elle avait entendu chez ses maîtres bien des choses relatives à leur art ; elle les avait saisies avec intelligence et retenues fidèlement dans sa mémoire. Maintenant elle mettait ses bribes de science au service de son cousin, dont elle suivait le travail avec intérêt. Elle faisait mieux encore ; elle relevait le courage d'Olivier, et ranimait sa confiance dans le succès. Elle l'égayait par des récits amusants ou par quelque joyeuse chanson, lorsque la main de l'ouvrier retombait fatiguée sur l'établi.

Enfin le mécanisme intérieur de l'horloge fut achevé, et Olivier, le passant encore une fois en revue, ne douta pas qu'il n'eût réussi. Il jeta un regard sur sa belle voisine, qui attendait avec impatience le résultat de ce dernier examen ; leurs yeux se rencontrèrent, et Amélie lut dans les regards du jeune homme tout ce qu'elle désirait savoir. Mais ce langage muet en apprit beaucoup à Olivier ; il sentit que la jeune couturière avait fait une impression plus qu'ordinaire sur son cœur et qu'elle était très sympathique à lui-même. Qu'allait-il arriver ? Devaient-ils s'abandonner l'un et l'autre aux sentiments nouveaux que leurs aimables relations avaient implantés peu à peu dans leur cœur ? Non, ils ne crurent point. Olivier aimait toujours Rosette

et ne voulait pas renoncer à elle, ni rompre la parole qu'il lui avait donnée. Amélie serait plutôt une amie pour lui, une parente dont il appréciait les estimables qualités. La jeune personne, de son côté, avait l'âme trop noble pour vouloir supplanter dans le cœur d'Olivier celle qui était depuis si longtemps son élue ; elle ne témoignerait dès lors à son cousin que l'affection d'une sœur, mais d'une sœur entièrement dévouée aux intérêts de son frère. Cette résolution une fois prise, Amélie crut devoir descendre moins souvent dans l'atelier de son cousin, et Olivier, malgré le vide que lui causait son absence, reconnut qu'elle agissait en fille sensée et pleine de délicatesse. Il redoubla d'activité dans son travail et fabriqua successivement le pendule, le cadran et les poids de la nouvelle horloge. Sur le cadran émaillé, il peignit une guirlande de roses autour des chiffres, et plus bas, comme symbole de ses souffrances, un cœur transpercé d'une flèche avec les initiales de son nom : S. O. M.

Il passait une grande partie des nuits à son établi. C'est pendant ces heures tardives, où le calme régnait autour de lui, qu'il entendit parfois des sons plus ou moins distincts, qui lui semblaient provenir d'un instrument de musique ; il écoutait, mais sans pouvoir se rendre compte de la nature de cet instrument. Il finit par s'imaginer qu'un envieux se faisait un malin plaisir de troubler ses occupations nocturnes par un tour de sa façon et il ne s'en inquiéta plus.

Les poids de son horloge lui donnèrent beaucoup à penser ; il s'agissait de les calculer avec la plus grande exactitude. Après y avoir longtemps réfléchi, il supposa qu'un poids de trente livres serait nécessaire pour faire marcher l'horloge pendant une année entière, et l'expérience lui montra que son calcul était juste.

L'œuvre entreprise par Olivier était donc achevée, et il pouvait s'écrier avec un savant de l'antiquité : « *euréka*, j'ai trouvé ! » A la vue de

son horloge en mouvement et parfaitement appropriée au but, notre ouvrier versa des larmes de joie. Quelle satisfaction pour lui de pouvoir montrer son horloge à Rosette et lui dire : « Maintenant, tu es à moi ! » Quel triomphe pour lui d'avoir fabriqué seul et sans secours une pièce qui fondait sa réputation d'horloger ! Ce n'était pas, à la vérité, un travail d'une beauté frappante ; ce n'était qu'une pendule, toute semblable pour la forme et la grandeur à une horloge moyenne de la Forêt-Noire ; mais la pièce qui avait vu le jour dans son atelier n'en était pas moins un ouvrage remarquable pour l'époque (\*) La première personne qui l'en félicita chaudement fut sa belle voisine.

— Qu'en dira Rosette elle-même ? se demandait-il après avoir été témoin de l'admiration d'Amélie pour son chef-d'œuvre. Ma fiancée en sera charmée, je l'espère, et me louera d'avoir si bien travaillé et fait honneur à ma vocation.

On était en automne. Au jour fixé pour l'arrivée de Rosette, le soleil ne brillait pas sur La Vallée et les brouillards se traînaient sur les hauteurs. Était-ce un fâcheux présage pour cette journée qu'Olivier avait saluée comme une journée de bonheur ?

Il épiait l'arrivée de sa fiancée ; il l'aperçut de loin, s'avançant avec la majesté d'une princesse ; mais hélas ! elle n'était pas seule — Lucien l'accompagnait en observant une contenance tout aussi fière. Olivier en conçut de tristes pressentiments. Ce n'est pas ainsi qu'une fiancée aimante et fidèle vient se promettre pour la vie à celui qui l'attend avec des transports d'amour. Pourquoi tant de fierté dans sa démarche ? Que venait faire ce cavalier servant,

---

(\*) Cette horloge a marché régulièrement au Sentier jusque vers l'an 1859 ; à cette époque, elle a été vendue à un marchand d'horloges de Genève, qui la conserve sans doute encore chez lui.

qui n'était bon qu'à troubler l'intimité du revoir ? Rosette préparait-elle à son fiancé une nouvelle humiliation ?

Les deux arrivants sont entrés dans la maison, ils ont salué froidement et se mettent à examiner l'horloge.

— Mais ce n'est qu'une horloge de la Forêt-Noire, comme on en voit cent autres pareilles, s'écria Rosette. Il s'agit maintenant d'éprouver si elle marche ses 365 jours sans avoir besoin d'être remontée. Pour cet effet, je vais l'emporter, et si au bout de l'an elle a marché seule régulièrement, ce dont je doute fort au reste, je t'accorderai ma main, Olivier.

— Oui, rien de plus juste que l'observation de Mademoiselle ; Monsieur Olivier en conviendra, fit Lucien avec un mauvais sourire.

L'humiliation qu'Olivier avait pressentie lui était donc infligée. L'insolence dont il était victime attira sur ses joues des larmes de dépit ; puis se levant tout à coup de son siège, il lança sur les deux personnages un regard flamboyant, et tenant son horloge pressée contre sa poitrine, il leur dit avec l'accent de l'indignation :

— Ha ha, c'est donc le dernier trait que tu m'as réservé, orgueilleuse Rosette ! Il a bien frappé le but ! Ce que tu vois dans mes mains, c'est le fruit de mes labeurs et de mes veilles ; chacun des rouages de cette horloge m'a coûté d'innombrables sueurs, et je devrais l'abandonner à des mains profanes, indignes de la toucher ? Mille fois non ; je la mettrais plutôt en pièces ou je la jetterais au fond du lac. Loin d'ici, cherchez une autre dupe.

Il voulait continuer, mais il s'arrête stupéfait à l'ouïe de sons mélodieux qui parviennent à son oreille. C'est une musique si douce, si céleste, que les deux personnages au cœur dur

en paraissent eux-mêmes impressionnés.

On entendait le refrain si connu de la chanson :

Dis-moi oui, dis-moi non,  
Dis-moi si tu m'aimes ?

Cette musique était l'œuvre d'Amélie. La jeune fille avait travaillé, elle aussi, pendant les heures de la nuit à fabriquer une boîte à musique, d'après les observations qu'elle avait faites chez le facteur d'orgues. Son petit instrument jouait la mélodie populaire dont nous venons de citer le refrain. C'étaient les sons extraordinaires qu'Olivier avait souvent entendus à l'heure de minuit. La généreuse fille avait fabriqué cette boîte à musique dans l'intention de l'offrir en cadeau de nocce à Rosette. Persuadée maintenant qu'il n'existait plus d'obstacles à l'union d'Olivier et de Rosette, Amélie leur avait ménagé une surprise en faisant jouer sa boîte à musique pour la première fois. Elle parut sur le seuil de la porte, son instrument à la main. Olivier la contemplait avec ravissement ; jamais elle ne lui avait semblé si belle ! Quand l'instrument eut cessé de jouer, Olivier s'approcha d'Amélie et l'embrassa avec tendresse en lui disant :

— Voici la réponse, Amélie, je t'aime et je suis à toi pour la vie-

Rosette, consternée de ce dénouement inattendu, est près de se trouver mal ; malgré toutes les apparences contraires, elle aimait encore Olivier ; Lucien l'entraîna hors de la chambre.

Olivier était arrivé au terme de ses épreuves ; il possédait maintenant en Amélie le cœur aimant et dévoué que sa première amante lui avait refusé. Il se célébra bientôt une joyeuse nocce au Sentier, une nocce dans laquelle la boîte à musique d'Amélie joua le rôle principal. Elle dut répéter plusieurs fois son refrain, et chaque fois un baiser de l'heureux époux y répondait dignement. L'horloge d'Olivier fut solennellement remontée ce même jour et marcha d'année

en année avec une merveilleuse régularité. Olivier, entré en ménage, commença la fabrication des montres de poche ; d'autres ouvriers se formèrent sous sa direction ou vinrent du dehors pour travailler au Val-de-Joux, et lorsque la fabrication fut en pleine activité, Olivier songea à supprimer les lois si gênantes qui avaient été établies par la corporation des horlogers de la plaine ; il fonda avec le concours de ceux de La Vallée une association qui, néanmoins, loin de prêter les mains à une liberté dangereuse, adopta l'apprentissage pour règle, mais le réduisit à trois ans au lieu de cinq. Cette mesure eut pour effet d'imprimer à l'horlogerie du Val-de-Joux une marche toujours ascendante et d'éloigner de la fabrique les ouvrages médiocres. Honneur donc à celui qui fut l'introducteur de cette belle industrie dans La Vallée ! Olivier et Amélie eurent longtemps encore le bonheur de voir leurs travaux prospérer et l'aisance se répandre peu à peu autour d'eux.

Quant à Rosette, elle devint la femme de Lucien ; triste union à laquelle la fatalité s'attacha bientôt avec son bras de fer. Un an après leur mariage, Lucien fut condamné aux galères pour actes de fraudes et délits de contrebande, et Rosette entra dans un couvent de sœurs grises à Besançon, où elle mourut au bout d'une année.

Peu de temps avant sa mort, Olivier et Amélie reçurent de la malheureuse femme une lettre déchirante, dans laquelle elle implorait leur pardon. Elle leur confessa que l'idée d'imposer à son fiancé la confection d'une horloge aussi compliquée, lui avait été suggérée par son confesseur, un Jésuite nommé Yvo, moine de réputation équivoque, proche parent de Lucien, lequel avait participé à ses tromperies et les expiait comme lui sur les galères. Le Jésuite avait représenté à Rosette qu'elle commettrait un péché mortel en se mariant avec un jeune homme de la religion protestante ; il lui avait proposé d'é-

pousser plutôt Lucien, et les projets du confesseur parent d'autant mieux se réaliser que le vieux Claude, le protecteur d'Olivier, était descendu dans le tombeau, déjà avant la dernière visite de Rosette au Sentier.

\* \* \*

En fait Hoftaetter, quand il parle d'une horloge marchant une année, fait référence non à une production de Samuel-Olivier Meylan, mais bien plutôt de Timothée Golay et son fameux mécanisme que l'on découvrira décrit dans le corps du texte ci-dessous, fiche Paroisse du Brassus.

#### TIMOTHÉE GOLAY

*Dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les habitants de la Vallée de Joux, agriculteurs comme la plupart de ceux du Jura suisse, entrent dans la voie ouverte par Samuel-Olivier Meylan et ses émules ; sans abandonner bois, champs et troupeaux, ils se vouent à l'industrie horlogère qui transforme le pays.*

*Timothée Golay, fils d'Abraham Golay, régent au Bas-du-Chenit et d'Anne-Marie, née Meylan, voit le jour le 30 août 1731. Il s'intéresse dès son enfance à l'art horloger, à la perfection des formes, à la précision des fonctions mécaniques.*

*Son apprentissage commence dès février 1749 sous la conduite de son maître et cousin David Golay (un élève de S.-O. Meylan) ; il se poursuit à Fleurier où, au contact de Ferdinand Berthoud (1725-1807, illustre horloger suisse et constructeur d'horloges marines installé à Paris dès 1745), il se familiarise avec la gnomonique — de « gnomon » : un des premiers appareils à mesurer le temps — et l'équation du temps.*

*Candidat à la maîtrise, il est admis par la « Société du Chenit » le 19 février 1752. Ses connaissances se révèlent particulièrement brillantes dans la réalisation de son chef-d'œuvre : « ... outre son rouage d'heure spécial, ce régulateur porte un mécanisme à équations indiquant le temps vrai et le temps moyen ; il est muni d'un pendule compensateur et d'un quantième perpétuel complet. Après cent ans de marche, cette pendule est encore d'une exactitude suffisante pour le réglage des montres de poche. Cette pièce a été dernièrement (vers 1880) achetée par un collectionneur américain, qui l'a emportée avec le portrait de son auteur. » (« Histoire de l'horlogerie » de Marcel Piguet).*

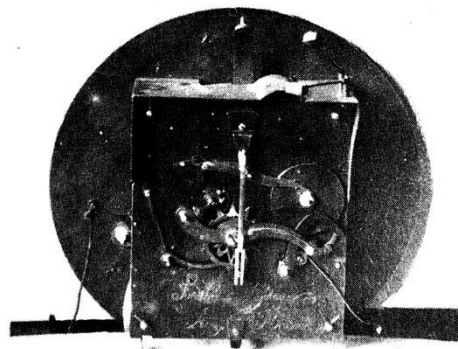
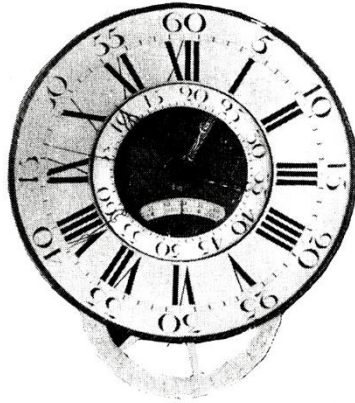
*Maître expérimenté, Timothée Golay est aussi un praticien habile et ingénieux. Il est lié d'amitié avec des horlogers distingués de Paris et de Genève. Aussi c'est dans cette dernière ville que s'écoule une partie de son existence. En 1755, il épouse Jeanne-Louise, fille de Moÿse Golay.*

*Nous ignorons s'il s'est trouvé mêlé à la malheureuse expédition tentée au Levant par trois horlogers du Bas-du-Chenit, équipée qui se termina de façon désastreuse.*

*Atteint de folie, il meurt au Bas-du-Chenit dans cette maison des Orbettes qu'un incendie a détruite récemment.*

*On ne sait pas, ou l'on ne dit pas, quelles sont les circonstances qui ont déterminé cette fin misérable. Pas plus que ses confrères cherchant fortune vers l'Orient, Timothée Golay, hélas, ne paraît avoir rapporté la Toison d'Or au pays de ses pères.*

#### TIMOTHÉE GOLAY



#### RÉGULATEUR

*d'après une photographie  
de M. Eugène Vidoudez,  
Le Brassus*



